

Dossier Adolescence

L'adolescence, un moment dans l'usage de la langue

Anne-Marie FERNEZ, SORP

L'adolescence, crise ou transition ?

Dire que l'adolescence est une crise signifie que ce serait un passage obligé qu'il faut supporter et que « ça passera ». On sait comme le signifiant « crise » peut permettre de tout expliquer et tout justifier mais peut être aussi d'éviter d'avoir à penser les choses.

C'est aussi réduire l'adolescence à une série de comportements plus ou moins délinquants qu'il faut punir, éradiquer.

Envisager l'adolescence comme un moment de transition¹ nécessitant un véritable travail psychique qui ne va pas sans une mise au travail de la langue est ce que je vais tenter de développer car c'est un point d'appui possible pour notre travail.

L'intérêt porté à l'adolescence dans les champs sociaux et politiques est relativement récent, en même temps que ce moment de la vie semble commencer de plus en plus tôt et se

prolonger, parfois, dans certains de ses aspects, bien au-delà de l'âge de la maturité légale (adultes vivant ou revenant vivre chez leurs parents par exemple).

L'adolescence se vit dans un discours et ceux qui, actuellement, prévalent dans le champ du soin et de la conception de l'humain, la psychologie du développement cognitif et les neurosciences, ne prennent pas en compte la sexualité de l'enfant et de l'adolescent. Dans la perspective naturaliste qui est la leur, la sexualité est réduite à la maturation de la fonction génitale qui évoluerait naturellement vers une norme.

Il est probable d'ailleurs que les effets de ces discours contribuent à rendre ce passage encore plus difficile.

Dans le champ de la psychanalyse, l'identité sexuelle est un processus psychique qui relève de la responsabilité du sujet et de son rapport à l'Autre.

Dans les *Trois essais sur la sexualité*, FREUD ne parle pas de l'adolescence mais des « transformations de la puberté » : « *la pulsion sexuelle*

¹ Je reprends ce terme à P. LACADÉE : « L'éveil et l'exil. Enseignements de la plus délicate des transitions : l'adolescence ». Éd Cécile DEFAUT. 2009

Dossier

Adolescence

Dossier Adolescence

était jusqu'ici autoérotique ; elle va maintenant découvrir l'objet sexuel »². Il ne parle pas de crise, mais d'un travail (au sens psychique) : « En même temps que les fantasmes incestueux sont rejetés et dépassés s'accomplit **un travail psychologique** (c'est moi qui souligne) propre au temps de la puberté, qui compte parmi les plus importants mais aussi les plus douloureux, savoir l'effort que fait l'enfant pour se soustraire à l'autorité des parents, effort qui seul produit l'opposition, si importante pour le progrès, entre la nouvelle génération et l'ancienne »³.

Comme tout moment subjectif, cette étape implique un choix du sujet et n'a donc rien de systématique ou de biologiquement déterminé si on l'envisage du point de vue de la subjectivité : « A chacune de ces phases de développement que doit connaître l'enfant normal, certains individus peuvent s'arrêter ; et c'est ainsi que l'on trouve des personnes qui jamais ne se sont soustraites à l'autorité paternelle, qui n'ont pas su détacher de leurs parents leurs sentiments tendres ou du moins n'ont pu le faire que de manière imparfaite »⁴.

L'adolescence, moment de choix

« Jusqu'à l'adolescence, FREUD l'a noté, un seul désir anime les fantaisies de l'enfant : celui d'être grand »⁵.

Au moment où l'enfant « devient grand », où les caractères sexuels deviennent visibles, où devient possible en acte la rencontre avec l'autre sexué, avoir un corps laisse l'être face à une question qui est celle de l'identité sexuelle du point de vue d'un choix de position dans la sexualité.

La puberté est le surgissement d'une jouissance énigmatique qui affecte le sujet d'un sens nouveau, un sens sexuel⁶ qui imprime aussi un sens nouveau au monde. Cela affecte le sujet parce que cette jouissance est marquée d'une perte. Que ce soit par défaut ou par excès, elle n'assure aucune complétude : « Il y a toujours discordance entre l'objet recherché et l'objet trouvé, entre la jouissance obtenue de celle attendue... Homme et femme ne font pas un »⁷.

Cette jouissance implique la rencontre d'un autre mais elle est aussi l'expérience et l'assurance d'une solitude, qui est celle du sujet parlant.

² S. FREUD « Trois essais sur la théorie de la sexualité ». Idées GALLIMARD, p.112

³ Ibid. p.137

⁴ Ibid. p.137

⁵ D. BERNARD « Rêve et adolescence ». Intervention effectuée à RENNES en 2007-2008. p. 101

⁶ J. LACAN « Les noms dupes errent ». Cité par D. BERNARD

⁷ C. HOFMAN « La pertinence de l'adolescence ». Conférence EPCO à POITIERS. 2006

Face aux exigences du réel, la question : comment être un homme pour une femme et une femme pour un homme, se pose dans une espèce d'urgence. Face au nouveau sens qui permet de quitter les théories sexuelles infantiles, lesquelles répondaient à la question : « D'où viennent les enfants ? », toute question est maintenant articulée à la possibilité de l'acte : « Comment fait-on l'amour quand on a 17 ans ? », dit la chanson... Or, tout le savoir que l'on peut dispenser, toutes les « informations sexuelles », tous les « savoir y faire », et même le fait que « tout » le savoir semble maintenant accessible en un clic, cela ne permet pas de répondre à cette question, qui implique à la fois : la manière singulière de s'identifier (qui ne se réduit pas à l'anatomie), le choix de l'objet (du partenaire), et donc la manière d'entrer en relation dans une dynamique de désir. Désirer et être désiré nécessite d'abord de le lui faire savoir. On voit dans *l'Esquive*⁸ que Krimeo est frappé d'inhibition, à partir du moment où a surgi son désir pour Lydia, pour simplement l'aborder, lui parler.

Le rapport difficile avec les adultes dans ce temps où l'enfant est en passe de devenir comme ses parents est lié à une déception car : « *Pour l'enfant les adultes sont transcendants*

en tant qu'ils sont initiés »⁹ c'est-à-dire détiennent un savoir mystérieux sur la sexualité. Ce mystère, c'est le mystère du langage, le mystère du signifiant qui marque le corps et ce que l'adolescent découvre c'est qu'aucun savoir n'en rend compte : « *J'ai parcouru le dictionnaire MEYER de A à Z. Des mots – rien que des mots, des mots ! pas la moindre explication claire. O cette pudeur ! A quoi bon un vocabulaire qui, sur les questions les plus pressantes de la vie, ne répond pas* ». ¹⁰

Cette confrontation à un vécu inédit et à un indicible est bien en effet associée à une pudeur du corps et des mots, émergence de l'intime : tout ne se dit pas aux parents, et tout des parents ne se dit pas – ma mère ne sait pas tout ce que je pense – on ne peut pas tout comprendre ni tout attendre de l'autre. Que les parents ne sachent pas tout, qu'ils ne puissent pas faire les choix à sa place, insécurise le jeune qui va réagir par l'arrogance, la revendication, la violence parfois, manière sans doute de vérifier que « quand même » il peut compter sur ces adultes imparfaits et il est essentiel alors que les parents ne démissionnent pas. C'est sans doute de leur côté qu'est la « crise » : tenir bon pour

⁸ Film d'A.KECHICHE. 2005.

⁹ J.LACAN « Des Noms-du-Père ». PARIS SEUIL 2005, p.52

¹⁰ F. WEDEKIND « L'éveil du printemps ». GALLIMARD, p.24

leur adolescent ce n'est pas tant s'arc-bouter sur cette image d'eux-mêmes qui est mise en question que, au moins, témoigner de ce que eux peuvent faire des choix et s'y tenir...

Une clinique orthophonique de l'adolescence ?

Si on s'en tient au paradigme de la cognition pour lequel la pensée se réduit au cerveau, on se contentera de dire que l'immaturation du cortex préfrontal est responsable des désordres du comportement des adolescents.

Et, d'en conclure que, comme orthophoniste, ce n'est pas notre affaire.

Il faudra alors « faire avec » la passivité ou l'opposition, se résigner à travailler avec un jeune que l'on dira « pas motivé », aller jusqu'à faire cause commune avec les parents, et faire la morale à leur rejeton.

Mais si on prend comme appui de notre pratique que : « *Le langage n'est pas un instrument du sujet mais une opération au sens où il produit le sujet lui-même* »¹¹, il faut bien convenir du « *lien de tout cela au mystère du langage* »¹².

La rencontre traumatique avec le réel est, pour chaque sujet à des moments

cruciaux de son existence, une rencontre avec ce qui redouble ce trauma, à savoir qu'il y a un manque dans le langage, un impossible à rendre compte par un dire de ce qui se joue là.

Ces rencontres sont parfois dues au hasard, certaines sont structurales.

Chaque moment de subjectivation d'un sujet est à la fois l'enjeu et le résultat d'une production langagière.

Notre clinique est bien souvent la clinique d'un de ces moments structuraux, moment où l'« infans » (celui qui ne parle pas) pour remédier à l'absence et à l'angoisse de séparation, soit aussi à l'énigme du désir de la mère, s'approprie la médiation du langage. Cela implique d'accepter de n'être, dans le langage, que représenté avec les mots de l'Autre. Prendre ou non le parti de la représentation se traduit alors par un choix du sujet : se mettre ou non à parler et à se faire comprendre.

La puberté est un autre de ces moments structuraux. On a vu précédemment qu'aux questions de l'adolescence, l'Autre du langage ne répond pas (voir note 10 : citation de *L'éveil du printemps*). C'est une épreuve directement liée aux effets du signifiant qui lie et sépare et qui implique une perte : « *L'objet qu'est un mot est aussitôt perdu dans la signification qu'il exprime* »¹³.

¹¹ C.SOLER « L'inconscient à ciel ouvert de la psychose ». Presses Universitaires du Mirail, 2008.

¹² J.LACAN « En conclusion. Lettres de l'école freudienne » n°9. p 513

¹³ P.QUIGNARD « Sordidissimes ». FOLIO. 2007

Dès lors, la langue maternelle qui a servi jusque-là, avec les mots de l'Autre, à dire le monde, l'autre, le rapport à l'autre, devient pour l'adolescent impropre à dire ce qui bouleverse sa vision du monde, de lui-même et de l'autre, impropre à dire ce qui devient intime : ce qui ne se dit pas aux parents... Ce qui se passe en lui, il ne peut pas le traduire avec ses mots d'enfant.

F. DOLTO a parlé à propos de l'adolescence, âge de la mue, du complexe du homard (l'enfant se défait de sa carapace...); on dit de l'adolescent qu'il est « mal dans sa peau ». Or FREUD, dans une lettre à Stephan ZWEIG écrit : « *Votre langue qui n'est pas un vêtement mais votre propre peau* ». L'adolescent tente de muer dans sa langue et donc de s'en emparer d'une autre façon.

Un usage de la langue

Pour l'adolescent il y a donc quelque chose de nouveau à loger dans la langue, un « nouveau sens », mais il y a aussi un changement de statut de l'acte d'énonciation : il est désormais responsable de sa parole qui l'engage, qui peut faire acte. Ne plus parler avec les mots de l'Autre, c'est aussi devoir parler en son nom.

La manière de manier le verbe est aussi une manière d'être, de s'affirmer.

Mais non sans mettre à mal le langage des adultes, s'en démarquer, en tant que garant de l'ordre social. Cette « façon de parler » qui se veut en rupture, dit aussi à son insu un état de la société.

« Parler jeune »¹⁴

La manière dont l'adolescence imprime sa marque à la langue évolue avec le discours de son temps.

Il y a quelques décennies, l'adolescent écrivait son journal (le *Journal d'Anne Franck* en était la version tragique), inventait des langages codés réservés à ses amis qui étaient souvent un ou une « ami(e) de cœur ».

Je me souviens d'une jeune patiente qui m'avait été adressée (il y a, en effet, quelques décennies !) parce qu'elle avait brusquement cessé d'être bonne élève : elle ne retenait plus ses leçons, elle ne comprenait plus rien en mathématiques. « Comprendre », « ne pas comprendre », évoquait pour elle « se comprendre », « ne pas se comprendre » et elle associait cela au langage qu'elle et son amie exclusive avaient créé. Elle ne savait pas très bien comment, spontanément, elles s'étaient mises à parler en déformant les sons et elles seules se

¹⁴ Blog de C.ALLANIC « Quelques réflexions sur le parler jeune »

Dossier

Adolescence

comprenaient. Elles avaient appelé ce langage le « manmoupile ». Je pris la chose très au sérieux et nous nous mimes à essayer de dégager les règles, restées implicites, de ce langage. Elles n'étaient pas seulement phonétiques : elles comportaient, par exemple, la suppression du « je » remplacé par « moi », avec inversion du verbe et du sujet. La question se posait aussi de l'écriture de cette langue : jusqu'alors, ma patiente et son amie n'avaient pas eu besoin de l'écrire, mais les vacances allaient les séparer et bien sûr il s'agissait de pouvoir s'écrire sans que quiconque, père, mère, frère, sœur, puisse décoder les messages. Ce qu'impliquait ce passage à l'écrit a été l'occasion d'un travail qui a marqué un changement important de son rapport à l'écrit.

Peu à peu, cette très jeune fille en arriva, à partir de l'analyse que nous faisons et des données linguistiques sur lesquelles nous nous appuyions, à tirer elle-même la conclusion que leur langage avait toutes les caractéristiques d'un manière infantile de parler et d'ailleurs elle découvrit, à la fois amusée et perplexe, les traces du signifiant maman dans « manmoupile ». La question de ce qu'il y avait de si secret à se dire et de ce que recouvrait l'enjeu de se comprendre à deux en excluant les autres l'amena à parler d'une affection passionnée

et secrète qu'elle partageait avec son amie pour un de leurs professeurs.

Elle en arriva à qualifier leur langage : « au fond, c'est un langage entre deux », précisant bien le double sens : entre l'âge bébé et l'âge adulte mais aussi entre deux, son amie et elle, consciente aussi que le parler devant les autres, qui ne comprenaient pas mais étaient quand même assez intrigués, ajoutait beaucoup au plaisir partagé.

L'intérêt qu'elle avait pris à ce travail sur la langue, l'étonnement teinté de fierté d'avoir finalement créé « avec la langue », et les questions que cela avait soulevées ont sans doute beaucoup contribué à la sortir de son inhibition scolaire.

Les temps ont changé... D'une part les moyens et les formes de la communication sont profondément modifiés, l'exposition de la vie privée sur les réseaux sociaux est devenue courante, les « amis », que l'on ne connaît le plus souvent pas, s'y comptent parfois par centaines. Comment se positionne alors l'adolescent, aux prises avec la subjectivité de son époque qui, dans le leurre de cette communication efficace, réussie, et totale allant parfois jusqu'à la plus extrême exposition de l'intimité, lui fait la promesse fallacieuse d'une jouissance immédiate et illimitée par la possession des objets de consommation. La négation du

manque étant négation du sujet lui-même, le langage réduit à sa fonction utilitaire est un refuge bien trompeur pour son « désarroi »¹⁵.

Cela produit un « parler jeune » qui, loin de favoriser ou de privilégier l'intime et d'être réservé aux échanges avec les pairs, a tendance à s'imposer et à se généraliser, manifestation dans la langue de ce que « *l'opposition entre la nouvelle génération et l'ancienne* » dont parle FREUD (voir note 2) est mise à mal.

Quelques caractéristiques de ce « parler jeune » :

- Des modifications syntaxiques et grammaticales :

Par l'usage de l'indéfini et de l'indéterminé (on, ça, c'est), les places du locuteur et du destinataire, avec les dissymétries qu'elles supposent, disparaissent : l'autre reste indéterminé et n'est plus dans un rapport d'autorité ou de subordination... induisant une interchangeabilité des places dans laquelle on reconnaît un des effets du discours scientifique. Cette dé-subjettivation de la parole traduit à la fois la difficulté dans le rapport à l'autre et une réticence à s'assumer comme locuteur : « On va dire, ça craint, ça tue, ça le fait, c'est clair... »

Quand le message est adressé il l'est le plus souvent sur un mode vociféré et dans un lexique grossier voire injurieux, et sur un mode impératif, qui, comme commandement, efface aussi le sujet : « va chier », « profite », « dégage ».

L'absence de renvoi signifiant ne laisse subsister que la place du signifiant maître « *qui débute l'enchaînement signifiant, qui occupe la place d'où ça commence et d'où ça commande* »¹⁶, et implique la suppression des compléments : « y me traite (de ?...) », « ça craint (quoi ? ou qui ?) », « ça déchire (quoi ? ou qui ?) », ce qui équivaut à une suppression de l'objet, comme si sujet et objet n'étaient pas séparés. Cela crée parfois une équivoque : « y m'a demandé(e) » : ce qui n'est pas dit c'est, par exemple, « de sortir avec lui ». Cette imprécision donne un sens très fort et ambigu en situant le sujet comme objet (Il m'a demandé(e), moi, comme objet).

L'usage de l'impératif associé à la suppression du complément : « Profite » au lieu de « profite bien de... », évoque un impératif de jouissance sans retenue.

L'usage de verbes pronominaux relève également d'une confusion aliénante entre sujet et objet : « se casser, se tirer, se la péter... »

¹⁵ R. MUSIL « Les désarrois de l'élève Törless ».

¹⁶ J.P.LEBRUN « De la maladie médicale ». DE BOEK

- Un usage particulier de la négation : Les travaux de SPITZ posent la négation comme fondement de la pensée et de la distinction moi-non moi. La création du symbole de la négation « *concerne une relation du sujet à l'être et non la relation du sujet au monde* »¹⁷. L'usage de la négation propre à l'usage actuel de la langue par les adolescents tend à infléchir « *la négativité du discours en tant qu'elle fait être ce qui n'est pas* »¹⁸, c'est-à-dire à récuser le manque.

Il est remarquable que dans l'usage de la langue des ados c'est la disjonction : ne...pas, qui est évitée : « regarde moi pas », « touche moi pas », « j'ai pas.. »... qui introduit un doute sur ce sur quoi porte la négation, une possible équivoque sur le dire : la phrase commence par le verbe sous une forme qui peut paraître injonctive : « touche moi... pas », enfin, il n'y a plus de disjonction, d'écart, de coupure entre le sujet et le verbe.

L'inversion du pas de la négation : « trop pas » met en avant le trop au détriment de la négation dans « pas trop ».

Autre particularité de la négation : la plupart des termes ne sont pas utilisés à la forme négative, celle-ci ramènerait

d'ailleurs la signification courante avec de possibles équivoques : « c'est clair » qui ponctue un dire de l'autre, et clôt le dire, comme si tout était dit, signifie : je suis d'accord, tu as raison, c'est vrai. « C'est pas clair » serait d'une part potentiellement équivoque : je n'ai pas compris, ou : c'est louche (« chelou ! »), mais d'autre part introduirait une nécessité d'en dire plus, renvoyant donc à l'incomplétude du langage.

Les expressions : ça craint, ça déchire, ça tue, je (le, la) kiffe, ne sont jamais utilisées à la forme négative.

Par contre : ça le fait, ça va le faire, peuvent devenir : ça va pas le faire.

Une expression semble bien n'exister qu'à la forme négative : « y (la, me, le) calcule pas ». Peut-être est-ce la version négative de kiffer ? Il n'est sans doute pas anodin que calculer l'autre, dans cette forme lapidaire, a pris la place de compter pour l'autre, « compter pour du beurre » disait-on, « il ne compte pas pour moi », « je ne compte pas ».

- Sur le plan lexical :

Emprunt à d'autres langues (kiffer, squatter).

Emploi intensif de « et tout » en fin de phrase et de « trop » : « c'est trop cool » ou isolé et sans complément, appelant les mêmes remarques que précédemment : « c'est trop ». Là aussi la négation de ce qui pourrait

¹⁷ J.LACAN « Ecrits » p.382

¹⁸ Ibid p. 379-388

manquer se traduit par ce qui est en excès.

Usage d'acronymes : LOL (lots of love...ou laugh), MDR (mort de rire), le TAF (travail à faire), qui convient bien à la rapidité du message SMS ou sur réseaux sociaux, mais qui est aussi une façon de ne pas nommer, et de dire le moins possible.

Usage du verlan : « je suis vénère », « chelou ».

Absence ou imprécision de ce qui qualifie : « c'est juste trop bien », « c'est que du bonheur », « c'est top », voire : « c'est trop top », « c'est trop de la balle »... à croire que tous les qualificatifs ont disparu de cette langue ! Tout est en excès mais rien n'est dit. Aucune confrontation au manque dans la recherche de nommer ce qui échappe, recherche qui à la fois dans ce qu'elle rate et ce qu'elle met au travail, produit de la langue et produit du sujet.

Ne pas qualifier est bien significatif de ce dont tentent sans doute de se protéger les adolescents en question sur leur identité. Mais il s'agit aussi de laisser en suspens ce qui pourrait en nommant, en désignant, venir faire limite à la jouissance et de suggérer la possibilité d'accès à une plénitude indicible par laquelle rien n'échappe, rien n'est perdu.

Il s'agit aussi de ne pas se confronter à la difficulté de dire ou à ce qui pourrait amener à nommer la nature

potentiellement sexuelle de la rencontre : « sortir avec », « avoir un copain » sont des expressions très floues... le mot « flirt », par exemple, s'il faisait appel à une autre langue n'en était pas moins beaucoup plus explicite. L'expression « en couple » (fréquente sur les réseaux sociaux), plus en référence à une norme sociale, reste aussi très imprécise même si elle fait un pas de plus dans une affirmation du caractère sexuellement acté de la relation.

Ces différents aspects de l'usage de la langue, apparaissent aussi comme tentative de nier et de contourner l'aliénation propre au langage, de tenter de s'en affranchir. En effet c'est par le renvoi signifiant, l'écart entre les signifiants, qui permet l'équivoque et la métaphore, que conscient et inconscient s'articulent et qu'il y a donc, par l'énonciation, par un dire qui se distingue du dit, une parole subjective.

Donner un petit coup de pouce à la langue

« Une langue est vivante pour autant qu'à chaque instant on la crée mais il faut lui donner un petit coup de pouce »¹⁹.

¹⁹ J.LACAN Séminaire le synthome, cité par P. LACADÉE : « L'éveil et l'exil. Enseignements psychanalytiques de la plus délicate des transitions : l'adolescence ». Éd Cécile DEFAUT, 2007.

Dossier

Dossier Adolescence

Adolescence

Ce « parler jeune », qui porte la marque de la subjectivité de son époque, et qui, alors même qu'il se veut en rupture, a tendance à se répandre chez les moins jeunes, doit cependant nous retenir aussi comme reconnaissance par les adolescents de ce que c'est dans la langue que peut se jouer la manière dont ils vont répondre à ce qui les traverse, que la langue se prête aussi bien à la conformité la plus sclérosante qu'à la plus libre créativité : prendre en compte cela est sans doute la meilleure façon pour nous orthophonistes, de ménager un travail possible sur et avec la langue avec les ados.

Pour ce jeune à la fois en insécurité langagière et en recherche d'affirmer sa singularité dans son dire, que représente la visite chez l'orthophoniste ? Celui-ci a toutes les chances d'apparaître aux yeux de l'adolescent soit comme le garant d'une norme langagière, potentiellement allié des parents et des enseignants, et sensé repérer ce qui ne va pas, du côté de la conformité à l'attente des parents... soit « à côté de la plaque », pour lui, l'ado, enfermé dans ce qu'il ne peut pas, n'ose pas, ne veut pas dire, enfermé dans sa pudeur de dire et confronté à un impossible à dire.

Il se peut alors qu'il traîne les pieds, et n'ait d'autre choix que de nous offrir son inhibition ou son opposition, voire ses passages à l'acte.

En déduire comme on le fait trop souvent qu'il « n'a pas de demande » ou qu'il « n'est pas motivé » nous sort peut-être de l'embarras où il nous met mais ne témoigne que d'une conception très réductrice de la demande... Si, très souvent, dans un premier temps, il se tait, comme il peut aussi parfois face au manque de mots se lancer dans un débordement de parole, autre façon de nier le manque à dire, s'il est très difficile pour lui de se reconnaître en difficulté, voire même d'identifier ses difficultés en prenant le risque de se démarquer des adultes qui l'envoient et l'amènent, en tous cas, il montre, et sa demande, d'une certaine façon crève les yeux.

Mais comment la faire passer à un dire ? Cela va supposer que l'orthophoniste, si j'ose dire, mouille sa chemise. Une position d'attente, ou « d'écoute bienveillante », risque tout au plus de ne déboucher sur rien. Avec l'adolescent, le plus souvent les conditions d'une adresse sont à créer et elles vont reposer sur l'offre qui lui sera faite d'être vu, connu, entendu d'une façon inédite pour lui.

Ne pas se contenter d'attendre, est-ce pour autant faire appel à notre arsenal technique ? L'approche d'une possible difficulté (qui n'en est pas encore, à ce moment de la rencontre, à avoir valeur de symptôme) par une démarche évaluative peut avoir un

intérêt et permettre, par exemple, d'aborder ce qui est repéré par lui comme une question sur ce qu'il produit qui ne serait pas en accord avec ce qu'il a conscience d'être, mais à la condition que nous n'en restions pas au constat de ce que nous pouvons mesurer et objectiver d'un déficit et que nous soyons attentifs à ce qui, d'un possible symptôme, se donne dans le discours du sujet.

Pour autant il faut avoir à l'esprit que, confronté à un indicible de leur être en devenir, leur attribuer un diagnostic, une nomination qui aura toutes les chances d'avoir valeur d'attribution d'être, risque au mieux d'être rejeté et de fermer toute possibilité d'une adresse, et au pire de lui offrir l'illusion, dont il va s'emparer (et qui fera dire à d'aucuns que le diagnostic, ça soulage) de pouvoir y loger son identité et l'y arrêter. Toute possibilité de faire passer le trouble au symptôme est alors perdue.

La pratique de la langue dont il use avec ses pairs, l'adolescent va le plus souvent se garder, en tous cas dans les premiers rendez-vous, d'en faire état dans le cabinet de l'orthophoniste.

Il n'est pas indifférent d'anticiper notre réflexion quant à notre position par rapport à cette pratique car j'ai bien souvent constaté que, quand l'adolescent a quelques repères sur notre propre rapport à la langue, il

va aborder, par exemple, comme l'a fait Cédric, sa difficulté à rédiger les SMS ou, comme Nadia, se révolter du contenu d'un message de son cousin sur facebook, ou encore laisser échapper une expression... Il est important alors que nous ne réduisions pas ces pratiques à une façon de se conformer à son groupe d'âge et que nous puissions aussi l'envisager comme une implicite reconnaissance de ce qui le constitue comme sujet et que c'est dans et par la langue qu'il cherche ses repères. C'est alors la possibilité d'établir un lien entre : se débrouiller avec sa vie et se débrouiller avec la langue et que prendre position dans sa vie c'est prendre position dans sa langue. Cela donne potentiellement sens à l'offre que nous pourrions lui faire, qu'elle qu'en soit la forme et le support, de mettre au travail la langue. Cela peut passer par la qualité de notre propre discours. Je ne dis pas sa conformité, sa normativité, mais sa créativité et surtout son consentement aux « lois de la parole »²⁰, indication pour lui de ce qu'il a en face de lui un adulte sur lequel il peut prendre appui pour arriver à un dire qui soit le support d'un échange authentique (enjeu essentiel dans son devenir homme ou femme pour un autre homme ou femme). J'ai souvent constaté que les

²⁰ J. LÉGAULT « Les lois de la parole ». ERÈS, 2003

adolescents ont un intérêt réel pour ce qui constitue souvent une découverte, ou une prise de conscience, à savoir que dans la langue il y a à la fois des contraintes et une infinie possibilité de dire, et que, par exemple, ce n'est pas équivalent de dire : « ça tue », « tu me tues, tu me fais du bien »²¹, ou « Elle a les yeux revolver, elle a le regard qui tue »²²...

Il ne faut sans doute pas se refuser avec un adolescent à soutenir une certaine autorité de la langue, à établir la différence entre la conformité langagière et ce qui relève des lois du langage.

Au cours d'un entretien auquel son père l'accompagnait, Alexia qui a juste 14 ans, commente une situation vécue au collège par : « c'est un truc de ouf », alors qu'elle s'exprime habituellement de manière très contrôlée. Son père la reprend vertement : « tu vas redire cela correctement ». Elle s'exécute volontiers mais manifeste une discrète satisfaction. Ma première réaction, in petto, face à ce... ballon d'essai, est de penser que ce père n'est pas au bout de ses peines et que sa réaction est un peu excessive. Je reprends cela en tête à tête avec elle et elle donne sans réserve raison à son père : « ça se fait pas de parler comme ça ». Je

me dis alors que, même s'il devra sans doute en rabattre sur ses exigences linguistiques, il était important de permettre à cette jeune de tester ce point d'appui et que j'en sois témoin : le père se porte bien garant du bon usage. La mise au travail de « ça ne se fait pas de parler comme ça », a permis d'aborder les questions de cette jeune fille par le support de son rapport à la langue, à ses possibilités et à ses contraintes.

« Donner un petit coup de pouce à la langue » est après tout une assez jolie façon de nommer notre travail avec un adolescent. Celui-ci doit admettre que c'est bien dans cette langue qui lui a été transmise qu'il va pouvoir loger sa singularité, assumer sa parole tout en occupant sa place dans le discours établi... notre propre rapport à la langue est sans doute plus que jamais sollicité, mais cela passe aussi par tout ceux qui, écrivains, poètes, chanteurs peuvent faire l'objet d'un intérêt partagé autour d'une créativité qui fait de la langue une langue vivante.

²¹ M.DURAS « Hiroshima mon amour ».

²² M.LAVOINE « Elle a les yeux revolver ».